

LA TRADITION DE LA PARADOXOGRAPHIE CLASSIQUE DANS L'OEUVRE
D'OLAUS MAGNUS

Riccardo Scarcia
II Università degli Studi di Roma
Dipartimento di Lingue e Letterature Comparete

Trois siècles avant la montée décisive des "vagues barbares" (jusqu'à son temps contrôlées par l'armée romaine, quoique avec peine: tam diu Germania vincitur...), Tacite avait décrit avec une admiration non déguisée - mais facilitée, pour ainsi dire, par les conditions générales de l'empire en ce moment là tout à fait rassurantes - les coutumes des peuplades germaniques. Il s'agit d'une chose bien connue: des pages de son oeuvre jaillissait l'énergie fraîche de tribus sauvages et farouches, réglées par une économie différente de l'économie romaine et par des lois morales assez caractéristiques dans leur primitive netteté. La juxtaposition complexe aux moeurs luxurieux de l'empire en ressautait clairement et, au moins au niveau théorique, le jugement penchait décidément en faveur des Germains. Comme les bergers des tableaux bucoliques, si proches à l'état de nature, voire à l'âge d'or originel de l'humanité, les Germains paraissaient vivre en accord presque parfait avec la terra parens. Le texte de Tacite, curieux mélange d'histoire et d'ethnographie, eut son succès (et on ne saurait pas oublier qu'il y avait été déjà quelque chose en faveur des barbares dans l'oeuvre assez anti-romaine de Trogue Pompée). Mais bien au delà des intentions de l'auteur, qui après tout écrivait son essai dans le cadre bien défini des lois du genus et qui tirait sagement des livres plutôt que de l'expérience le trésor de ses connaissances, l'idéologie semée par les thèses fondamentales de la Germania fructifia au Bas-Empire, chez des intellectuels chrétiens, qui vivaient la crise finale de l'état et qui ne pouvaient pas se soustraire à l'impression commune que la cause déterminante en étaient les invasions (avec leur charge alterné de luttes et de foedera, de paix et de guerre) portées par les descendants très réels des guerriers au fond seulement peints sur papier par Tacite dans la profondeur exotique de forêts en tout cas fort éloignées des limites impériaux. Puisqu'on ne pouvait pas se borner à une simple constatation, qui aurait été au fait réactionnaire et par là "pagane", il y fallait une explication aussi révolutionnaire que l'exigeait le triomphe incontestable du Christ.

Ainsi Saint Augustin écrivait la Cité de Dieu sous les coups des Vandales et quoique en mourant dans Hippone assiégée il diffusait sa conviction que le futur du monde aurait posé sur les barbares christianisés, en tant que peuples nouveaux dépourvus d'un passé de dégradation morale et qui ressortaient, nitidi iuventa, en face de cette Romanité épuisée qui allait, elle, désormais s'écrouler pour toujours entre les sursauts d'un paganisme opiniâtre; son élève Orose traduisait dans les faits concrets de son ouvrage Adversus paganos cette même thèse (on y pouvait lire que les invasions n'étaient qu'une punition de Dieu, soit une manifestation positive de l'histoire, déterminée par la

Providence); plus tard, Cassiodore défendra le gouvernement de Théodoric le Grand en soutenant entre autre que seulement le Goths se portaient garants de la civilitas: et on sait bien, pour saisir l'importance de cette affirmation, que c'était justement la distance entre "logos" et "amathia" qui marquait, pour la tradition classique aussi que pour les conservateurs contemporains, la différence inéliminable entre civilisation et barbarie. Lorsque Jordanès, le premier écrivain gothique, conçut les Romana et les Getica, il n'eut pas peine à soutenir - sur les traces de Cassiodore - l'antiquité en particulier de sa nation, vraie dépositaire de la culture barbare (Scandza insula quasi officina gentium...), qui se rattachait aux Scythes et à ses anciens savants, maîtres des Grecs mêmes, tels que le roi-philosophe Zalmoxès. Pour les temps modernes, il acceptait la légende que de la nation gothique était issu jusque un empereur, le prétendu alain Maximin. La contamination entre traditions orales germaniques et traditions gréco-romaines tenait de la virtuosité: mais c'est d'ailleurs Jordanès lui-même qui nous renseigne sur l'investigation exemplaire portée par le rhéteur Ablabius (grec ou romain qu'il soit) sur les prisca carmina des Goths, évidemment élevés, si non à la dignité littéraire de l'épique grecque et latine de la maturité, certainement aux potentialités d'art de ses débuts archaïques (travail en soi pareil à celui avec qui les "barbares" Romains avaient jadis assimilé aux modèles culturels helléniques les produits de ses propres traditions familiales!). Encore d'Ablabius on avait une verissima historia descripta Gothorum gentis, qui devait s'adapter aux mêmes coordonnées.

Qu'il ne semble pas hors de propos de rattacher la lignée d'Olaus Magnus, en tant que Goth et chrétien, bien entendu, mais avant tout en tant que écrivain latin et intellectuel ecclésiastique, à des ancêtres si reculés dans le temps. Pour la communauté des littés, on le sait, la diachronie coïncide toujours avec la synchronie, et de plus le fond de la culture d'Olaus a des liens indéniables avec la qualité de la culture médiévale, surtout (mais pas seulement) du côté doctrinaire. Je parle de cet opus maximum qui est l'Historia de Gentibus Septentrionalibus, chef d'oeuvre dont le titre complet tel qu'on le lit dans l'editio princeps (Romae M.D.LV., avec privilège: "Cautum est privilegio Iulii III. Pont. Max. ne quis ad Decennium imprimat": je citerai de cette édition) possède les couleurs d'un véritable manifeste et d'une déclaration programmatique bien respectable ("...earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, superstitionibus..., & rebus mirabilibus etc. etc."). Nous avons là une sorte de mémoire qui est en partie sans doute un souvenir de patrie et qui rôde infatigablement entre notions d'histoire, de géographie, de zoologie, de botanique et informations d'antiquités, recettes, observations moralisantes, enfin une encyclopédie (mais il n'y a rien, par exemple, du ton de Pline l'Ancien) où les fiches préalablement assemblées ne se succèdent pas toujours selon une séquence logique. Qu'il fût non seulement un opus varium (comme il est présenté dans le frontispice), mais aussi "delectatione & iucunditate plenum" (même protestation) ce sont les nombreuses traductions en langues modernes,

du XVIème et du XVIIème siècle, qui le confirment (allemandes, italiennes, anglaises, hollandaises: v. une liste chez Ahlenius, pp. 126-33); plus encore, ce sont les compendia qui le certifient au mieux, eux mêmes traduits, vrai témoignage de la diffusion du "goût de lire" dans diverses classes sociales: on pouvait trouver dans des pages charmantes et surprenantes à la fois de quoi rassasier sa fantaisie.

Une simple analyse de la Préface suffit à nous informer sur le buts d'Olaus. Le schéma en est assez banal, pourtant obligé, car il suit des règles canoniques. Olaus commence par nommer Hécatéé de Milète et ses imitateurs ou disciples, qui "non modo gentes, regiones, urbes, maria, flumina, lacus, paludes, fontes, montes, animalia, arbores, virtute, herbas, & caetera eiusmodi complexi sunt: verum diversos ritus, ac mores singularum nationum, & varias hominum naturas, illustres quoque & praeclaros viros, virtute, animis, sapientia, ingenio, doctrina, arte, industria, opere, vel sermone adiciunt, & res praeclare gestas domi, militiaeve suis locis ostendunt, adeo ut ad civilem sapientiam nihil praestantius hac disciplina accedere possit" (p.2: il ajoute deux noms de savants de rang, celui de Denys "le Géographe" et celui de Claude Ptolémée, suivi ce dernier de la définition inopinée de "Alexandriae Rex": sa faute, ou faute de sa "bibliographie"?). Il justifie ensuite l'exigence de s'appuyer aux données d'une bibliothèque spécialisée (évidemment plus formelle que réelle, puisque dans la liste qu'il dresse figure ce même Ablabius qu'on a déjà vu ici et dont il ne reste rien, sinon le prestige d'une initiative symbolique): Olaus connaîtra bien sûr Jordanès ou Paul Diacre ou Procope, cités dans ce riche catalogue d'auctores, mais déterminants pour lui seront sans doute les seuls Crantzius et Irénicus, livres à la page du XVIème siècle, et surtout son frère Jean, si souvent loué dans le livre. La bibliographie lui est nécessaire - il déclare - parce que "in dubiis, obscuris, difficilimis [sic], aut incredibilibus, securus duxi censuram veterum autorum... adiungendam, quam temere aliquid sine teste de subtilibus & abditis naturae rebus... iudicandum" (p.4). Le plus important, toutefois, c'est de montrer aux lecteurs que dans le Nord il y a de l'or, un or particulier qui est le "fulgor innocentiae" (p.5), une véritable situation édenique. En outre, on sait que parmi tous les barbares envahisseurs de l'Empire Romain, les Goths ont été les meilleurs par leur clementia (il en suit un éloge "cassiodorien" du restaurateur Théodoric) et les plus respectueux des institutions catholiques (voir Orrose et Procope: une petite pointe contre les protestants?).

Olaus termine son introduction par un souci pratique, qui s'écarte soudainement de la topique du genre: il a l'intention de fournir comme un guide illustré du Septentrion, car il s'agit de régions peu connues par la majorité des hommes à cause des difficultés d'accès; il élogie avec chaleur les fonctions didactique et pédagogique de la peinture, c'est à dire des vignettes illustratives qui vont accompagner chaque chapitre, et en somme il énonce comme qualité principale de son ouvrage la quantité considérable des renseignements utiles (p.6). Notation et

souci fondamentaux, parce que ça aidera en effet le mélange entre tradition indigène, tradition classique, folklore actuel et données livresques diverses, qui est censé de donner au contenu le sceau de l'authenticité.

Si l'ambition d'Olaus était donc celle d'écrire une "histoire" moins plinienne que tacitienne (d'un tacitisme très dilaté, mais cohérent), pas plus un roman, il y a cependant une phrase, glissée à la fin de la Préface, qui peut nous illuminer davantage: "res Aquilonares pro magna parte mirabiles" (p.6). Voilà exactement exposé le principe général, ou bien la constatation généralisable, qui donna l'essor à la littérature des mirabilia, la justification et la raison d'être de l'ancienne paradoxographie (le mot, bien que devenu technique, n'est pas classique, le terme grec est recueilli de "thaumastà"; une définition célèbre de la nature de cette production pourvue d'innombrables filiations est fournie par Aulu-Gelle IX 4,3: libri Graeci miraculorum fabularumque pleni, res inauditae, incredulae, dont les auteurs sont parfois des scriptores non parvae auctoritatis). Or c'était la paradoxographie la nourriture favorite et presque obligée des narrations romanesques de l'âge hellénistique, remplies d'habitude de contes de voyages dans des pays lointains et féériques, dont elle constituait en même temps le décor et la substance. Les nouvelles explorations géographiques et les grandes routes commerciales établies au dehors de la Mer Méditerranée, qui sont la marque essentielle de l'économie hellénistique, avaient enlargi l'horizon de la psychologie grecque, ce qui veut dire de la culture universelle, et donné des suggestions incomparables à ses rêves: il est incontestable que les bornes entre descriptions fantastiques et narrations véridiques, entre fables et compte-rendus scientifiques, entre légendes aussi d'animaux inconnus que de plantes bizarres et vraies découvertes d'histoire naturelle, entre technologie fantaisiste attribuée par exemple aux habitants des antipodes et tangibles conquêtes modernes dans le vaste domaine des arts humains provenant de l'étranger s'étaient progressivement affaiblies. Mais c'est toutefois à l'aide de ces mêmes instruments paradoxographiques qu'Olaus a pu concevoir son plan: la confluence finale de son pays et de ses voisins soit dans la communauté de matrice gréco-romaine (communauté d'origine, qualifiante en soi-même), soit in unitatem Ecclesiae. C'était l'esprit de Jordanès soutenu par des moyens inédits, s'opposant au "séparatisme" de la Réforme.

La fonction de la paradoxographie est donc devenue ici asséverative d'une réalité, elle n'a plus seulement une tâche narratologique à accomplir. Olaus se plaît à reconnaître dans le Nord ce que l'antiquité a raconté comme à différent titre prodigieux dans le monde entier; et justement parce que bien de choses qu'il dit sont vraies, elles peuvent aisément s'adapter et s'entremêler aux informations analogues des sources latines qu'il n'est pas en condition de vérifier (voir, par exemple, p.68, le chapitre sur les bateaux scandinaves en cuir et sur ceux dont la construction n'emploie point de fer, suivi par la notice sur les navires en papyrus de Taprobane tirée de Plin VI 22). Et j'aimerais à citer ici à propos de cette

alternance si typique entre réalité et fantaisie, parce que je ne peux pas me passer de l'estimer assez pittoresque (à la lettre!), le cas parallèle de quelques détails de sa Carta Marina des régions du Nord (1539), où la simple signalation graphique d'un de ces fameux gouffres océaniques dangereux pour les navigants ("charybdis", malström) se range à côté du dessin d'un navire saisi par les noeuds d'un monstrueux serpent à la tête de dragon: Elfriede Regina Knauer a montré (tables 28,29,30 et commentaire relatif) que cette dernière illustration a été copiée ou adaptée par les peintres de fresques à sujet scientifique des Logge et de la Galleria delle Carte Geografiche du Vatican, ce qui confirme d'ailleurs l'attraction persistante du légendaire en Europe en temps de progrès global des connaissances.

Ainsi mon collègue Pietro Janni, dans une étude que je définirais délicieuse avant même que savante, nous a rappelé (p.57) qu'Olaus avait aussi découvert, en Groenland, le pendant exacte des Pygmées homériques en guerre périodique avec les grues (Historia, p.71); il faut ajouter que l'auteur se donne ici au moins la peine de justifier la chose avec un minimum de rationalité. Il nous explique en effet qu'en printemps ces malheureux Pygmées vont détruire systématiquement pendant trois mois au bord de la mer le plus d'oeufs et d'oiseaux que possible seulement pour ne pas être écrasés eux-mêmes par cette immense prolifération, donc pour une raison logique de survivance, tandis que dans l'Iliade la guerre est tout à fait gratuite, étant donné que "Pygmées" vaut pour les Grecs simplement "lutteurs" par antonomase étymologique - et ça suffit pour organiser une fable). Je ne dis rien des Amazones et de leurs trop nombreuses soeurs nordiques, bien qu'il y ait dans ces chapitres plus d'une curiosité concernant les thèses de mon exposé. Mais je remarquerais volontiers (parce que cela revient toujours au propos fondamental) que parfois Olaus utilise la formule caractéristique des conteurs de voyages, dont l'ambition est de se faire croire lorsqu'ils parlent de quelque chose d'inconnu à leur public, celle du "fui et vidi", c'est-à-dire de l'"autopsie": c'est par exemple le cas des mines de sel, qu'il dit d'avoir visité lors de son séjour en Pologne (1528) chez le roi Sigismond I et sa belle et vertueuse fille, la princesse Edvige (pp. 464-65). La profondeur des mines est étonnante, il nous dit, il a dû descendre jusqu'à cinquante escaliers, il a vu partout des travailleurs nus qui creusaient le sel avec des pics, comme s'il eût été de l'or ou de l'argent... Il a son droit de le dire, car ce sont ses propres expériences (v. Ahlenius pp. 50-51), mais ce qui compte - de toute façon - c'est le résultat narratif et le reflet de vérité qui en retombe sur d'autres informations peut-être moins dignes de foi. Par exemple l'anecdote de la vieille femme (p.390) lancée en haut par une catapulte spéciale ("vulgari Gothico Blida dicitur"), placée pour un siège, à qui elle s'était par accident appuyée "pausandi gratia", en provoquant ainsi le déclenchement de la machine: elle serait tombée dans la ville ennemie saine et sauve et on l'aurait ensuite exhibée longtemps comme preuve d'un miracle.

Puisque toute l'Historia se décèle à nos yeux comme une tapisserie ingénieusement brodée avec les mille couleurs

d'une érudition toujours bien documentée, il me soit permis de renseigner pas plus que sur des échantillons (quantité minuscule sur un total qui donne vraiment l'impression de l'infini): le cas des élans, le cas des hirondelles et celui du cygne, le cas des rats chassés à l'aide de quelques chansons, le cas des baleines, et enfin les cas exemplaires de l'eau noire et des sirènes.

Plus d'une page est consacrée aux élans (voir 599 ss.), que les "interprètes de l'Aquilon" - écrit Olaus - nomment "sylvestres onagri" (ce qu'on devrait franchement juger une tautologie: par défaut de connaissance du grec?): peut-être parce qu'il s'agit d'un animal emblématique du Nord sans pareil dans la zoologie classique (Pline VIII 39 Septentrio fert... item natam in Scandinavia insula nec umquam visam in hoc orbe, multis tamen narratam, achlin etc.) il en parle en dépurant les sources anciennes d'un détail grossier issu probablement d'une fausse étymologie, qui est commun à toute la bibliographie latine disponible (Solin 20, 6-7; Pline l.c.; Jules César B.G. VI 27), selon lequel l'alces/achlis ne peut pas plier les jarrets: étant donc incapable de se coucher, il dort appuyé contre un arbre; ainsi on le capture en sciant le tronc et en le faisant tomber par terre. Je remarque en passant que si dans le contexte complet de Pline il est mention, pour ces pays du Septentrion, de "chevaux" sauvages, aussi nombreux que les troupeaux d'ânes en Asie et en Afrique, outre que des élans, il suffirait ce contact entre différents animaux classés comme ayant une silhouette semblable pour comprendre le pourquoi de la définition de ces derniers comme "ânes sauvages sylvestres" (voir en effet le latin: Septentrio fert et equorum greges ferorum sicut asinorum Asia et Africa, praeterea alcen iumento simile...).

Mais pour les hirondelles (pp. 673-74) Olaus se livre en revanche à toute sorte de mensonge en évoquant en surenchère des témoins entre ses concitoyens mêmes (voir aussi Janni, p.22). Pas de sources livresques pour cela: il prétend alors simplement que des vols de ces oiseaux s'échappent à la loi de la migration hivernale vers les pays chauds (si bien expliquée, il ne le nie pas, par tous les naturalistes): au commencement de l'automne ces hirondelles paresseuses se cacheraient en chantant doucement entre les buissons et les cannaes ("cannae") parsemées le long de la mer. Ici on pourrait les découvrir serrées en masse, bec contre bec, pattes contre pattes, ailes contre ailes, restant en leur léthargie jusqu'au printemps, saison dans laquelle elles iront commencer à nouveau le cycle régulier des hirondelles "normales". Les pêcheurs ne les dérangent jamais, mais parfois elles sont surprises par des garçons, qui aiment à les porter chez soi, bien qu'elles ne survivent que très peu à cause de ce réveil intempestif. Un soupçon seulement: qu'il n'y ait pas derrière cette histoire enfantine une trouvaille para-étymologique, fondée sur une affinité orthographique entre harundo et hirundo, dont il y a aussi des traces dans des Glossaires médiévaux? En italien, par exemple, on a la petite "cannaiola" (Acrocephalus palustris) qui tire son nom de son habitat particulier: en ce cas, "linguistique" et "réalité" coïncident. Mais au dehors de l'ornithologie officielle, le procédé inverse suggéré entre

les lignes par Olaus serait d'ailleurs le même que pour l'alces/achlis 'acclinis arbori' de Pline l'Ancien.

A' propos du cygne (p.660) - oiseau plus qu'autres familier à la symbolistique de la poésie gréco-romaine - on trouvera que les détails de sa capture au son d'une "cithara" sont une bonne occasion pour un jeu sur son chant (Platon est cité) et pour une insertion sur les présages ("omina") que son vol donnerait, patrimoine inconvenant de la plus pure science augurale païenne: à vrai dire, tout le chapitre est un pastiche fait à moitié de documentation fictive et à moitié de relèvements zoologiques acceptables.

Encore des trucs débordant dans la superstition pour une histoire de chasse aux rats (p.590). Il y a des spécialistes (raconte Olaus) qui sont très habiles à libérer les maisons affligées par leur accablante présence, et qui se servent à la fois "verborum virtute" et "hereditaria virtute", comme les magiciens des serpents de l'antiquité (les Morses de l'Italie centrale): avec leurs enchantements, ces gens attirent les rats en procession hors des habitations jusqu'à les faire noyer dans l'eau à travers un trou creusé au besoin dans l'épaisseur de la glace (voir la figure, précise consciencieusement l'auteur, qu'on déjà vu enthousiaste de l'utilité des illustrations). Ainsi la fable du joueur de flûte de Hameln - fable de dératisation tout à fait écologique - ne serait pas trop éloignée de la vérité.

Parmi les baleines, créatures presque exclusives de l'Atlantique et des Mers septentrionales dont la familiarité avec Olaus devrait être hors de doute (bien qu'il soit un suédois exilé pour la plupart de sa vie), on trouve des renseignements singuliers sur des animaux assimilés, d'identification incertaine et à peu près incroyables, à qui pourtant Olaus donne le certificat d'authenticité le plus scrupuleux, celui de la précision chronologique, avec le ton qu'on trouve chez ses contemporains pour des signalations de phénomènes astronomiques, comme des comètes ou des aurores boréales: ce soin est bien rare dans l'ouvrage, où jusques les données historiques se situent dans une dimension atemporelle. Donc ce seront des "gazettes" de l'époque qui auront diffusé une nouvelle (et Olaus a l'enregistrer avec son art de compilation habituel) sur un "poisson" épouvantable, "in litore septentrionalis Angliae anno M.D.XXXII.reperto" (pp. 742-43). Pire encore que le monstres de l'enfer, il est décrit comme titulaire de 90 pieds de longueur, 30 côtes, trois gosiers, trois estomacs, et tout le reste en proportion. Ce qui cependant déconcerte c'est plutôt l'observation finale du chapitre: ce "poisson" n'avait point de dents, et ça prouve qu'il n'était pas une baleine, qui en a au contraire de très grandes (mais c'est le cachalot qui a des dents: Olaus semble influencé de quelque manière par les bêtes inconnues de Pline IX 10-11). Mais puisque l'auteur nous assure ensuite qu'il avait dans sa bouche, en substitution des dents, des lames en corne, on croirait également à un cétacé quelconque du type baleine, régulièrement pourvu de ses fanons naturels. Prétendue bonne foi de chroniste et zoologie, encore une fois, ne vont pas trop d'accord.

L'équilibre absolu entre les différents niveaux expositifs est atteint par Olaus pour le deux derniers cas

que j'ai choisis. Il y a en Finlande (p.715) une place forte sujette à la Suède, qui s'appelle "Nova Arx" ("Nyslot": Ahlenius pp. 384-85): la plaine à son pied est traversée par un fleuve qui a son origine dans un "lac blanc", mais qui peu à peu "nigrescit", son fond devient noir, noirs deviennent aussi tous les poissons qu'on y trouve (la liste comprend entre autres truites, saumons, perches), qui sont bons à manger quand même (sur la foi d'Albert Crantzius, Olaus relate à ce point qu'on y compte aussi le poisson dit "Trebius", noir en été et candide en hiver, dont la graisse assaisonnée avec du sel vaut à extraire l'or de la profondeur des eaux qui en contiennent, car elle "de fundo facit [id] fluctuare": il devait être cher aux alchimistes!). Ici aussi ne manquent pas les analogies avec des cas semblables d'"eau noire" catalogués par Pline et Solin. Passé et présent se mélangent sans peine. A la page suivante, après la mention des bêtes à la nature mixte (du type "griffon") - de l'existence desquels on n'a aucun doute - Olaus accroit les merveilles du fleuve noir: lorsqu'on voit sur ses eaux, au pied des murailles de la "Nova Arx", l'image d'un citharède jouant de son instrument, le gardien de la forteresse (soit le responsable de sa défense) tombe dans les tourbillons et y meurt à l'instant. Sur la surface de ces mêmes eaux n'est pas exceptionnelle d'ailleurs l'apparition d'autres fantômes prémonitoires, du genre de ceux dont parle Solin pour la montagne de l'Atlas.

Ces derniers détails entraînent la citation de Pline IX 9, selon qui une ambassade de Lisbonne vint un jour annoncer à l'empereur Tibère qu'on avait vu et entendu dans une grotte un véritable Triton - avec sa propre mise réglementaire d'homme à la queue de poisson - jouant de sa "conque" (j'y vois le souvenir peut-être inconscient du lieu de Virgile, Aen. 6,171-74, l'affaire du Triton et de Misène). Tous ces épisodes suggèrent à leur tour de parler du chant des séductrices par excellence, les Sirènes (condamnées en effet par le Moyen-Âge, on le sait, à être des femmes-poisson): de la nature des Sirènes parle en abondance - selon Olaus - la littérature "philosophique". Mais en thème de prodiges, l'Écriture Sainte a elle aussi parlé de serpents arabes plus rapides que les chevaux (les autorités sont ici entassées à la hâte) et d'autres ailés, dont les morsures sont si venimeuses que "mors..., antequam laesi dolorem sentiant, apparet". Ce n'est pas fini: lorsque César était au Rubicon prisonnier de sa propre audace, pas encore résolu de franchir cette frontière fatale, il vit assis sur un rocher un homme très grand et très majestueux jouant d'une flûte, qui tout à coup arracha à un soldat sa trompette et traversa le fleuve en donnant avec elle le signal de guerre (puisé de Suétone, Caes. 32). Ce fut cet "ostentum" qui inspira à César son soudain "Alea iacta esto". Enfin on revient à Pline V 15, pour rappeler l'exploration de l'Atlas par le consul Suetonius Paulinus et sa découverte, là-bas, d'un autre fleuve défini "noir" lui aussi. Le cercle est fermé.

Si je me suis attardé sur cette fiche, c'est parce-que je la juge comme un exploit parfait: on part d'une donnée géographique contemporaine, on parle d'apparitions et justement de vrais "paradoxa", on enlarge le discours avec

